

« L'aube mensongère » (les années 1840) : roman de Edith Wharton

M. Halston Raycie qui se targuait d'être le petit-fils du signataire de la Déclaration d'indépendance américaine faisait partie de l'orgueilleuse société coloniale new yorkaise qui ne laissa guère de trace que dans les registres paroissiaux. Il avait épousé une femme fort riche sur laquelle il exerçait une véritable tutelle. Il avait mis l'embargo sur ses biens qu'il gérât avec parcimonie, veillant à ce que les dépenses de Mrs. Raycie soient dédiées exclusivement à sa garde-robe par souci du décorum. Mr. Raycie nourrissait de vives ambitions pour son fils Lewis, le dernier né d'une famille de trois enfants ; ce jeune homme de vingt et un ans, chétif et réservé, vivait dans la crainte de ce père despotique dont la carrure et l'embonpoint mesuraient trois fois sa taille. La famille passait l'été à High Point, somptueuse villa au-dessus de Long Island Sound, un estuaire marin de l'océan Atlantique entre le Connecticut et l'Etat de New York. Le maître de maison avait réuni ce jour-là quelques amis pour fêter les vingt et un ans de son fils. Son petit cercle se composait d'un célibataire fortuné qui avait servi dans la marine, Jameson Ledgely, du banquier Robert Huzzard accompagné d'Ambrose son frère cadet et d'un cousin à lui, Donaldson Kent. Lui seul méritait l'attention de Lewis en sa qualité de père adoptif de Treeshy. A la veille de son départ pour un voyage de deux ans à la découverte du monde, il écoutait d'une oreille distraite les anecdotes de ses aînés en songeant à sa séparation prochaine avec la petite Treeshy, son élue âgée quatorze ans, élevée par Donaldson Kent après la mort de ses parents. Mrs. Raycie et ses filles Sarah Anne et Mary Adeline, reléguées dans le gynécée, ne firent leur apparition qu'au moment du repas.

Ce voyage s'inscrivait dans la tradition du « Grand Tour » considéré comme un complément indispensable de la formation théorique dispensée aux notables. Mr. Raycie souhaitait que son fils puisse acquérir l'éducation, les manières et l'expérience de la vie qui faisaient défaut à beaucoup de notabilités du cru. En effet, si les nouveaux riches pouvaient s'enorgueillir de leur puissance financière, ils pâtissaient en revanche d'un immense retard culturel par rapport aux nations de vieille souche. L'Amérique n'avait pas eu le temps d'enfanter ses génies, aussi l'élite s'efforçait de rattraper ce retard en se référant aux modèles étrangers. Réduits à n'exposer dans leurs salons que des tableaux d'ancêtres, ces aristocrates de l'argent convoitaient les tableaux de maîtres étrangers. Fier des dons prometteurs de Lewis, Halston Raycie comptait sur lui pour accroître la notoriété de sa famille en rassemblant une collection de tableaux d'artistes cotés dans le monde

entier. Il mit des fonds considérables à sa disposition dans des banques européennes et lui donna plusieurs adresses de collectionneurs et d'experts pour le conseiller. Très ému de la confiance que lui accordait son père, Lewis lui promit avant son départ d'acquérir des originaux des meilleurs représentants de la peinture baroque italienne du 16^{ème} siècle dont son père lui avait cité les noms : Le Dominiquin, Francesco Albani et d'autres. Il espérait, grâce à ce voyage, gagner en assurance pour s'affranchir d'un despotisme écrasant. Il se promettait d'épouser Treeshy contre la volonté de son père qui la jugeait disgracieuse et ambitionnait un meilleur parti pour son fils.

Une année d'errance studieuse avait suffi à le transformer ; il se sentait presque affranchi de la crainte de son père. Il visita tout ce qui méritait l'attention d'un esprit cultivé, se faisant conduire de cathédrales en châteaux en commençant par l'Angleterre selon les directives de son père. Son périple le conduisit du côté de la méditerranée, en Grèce et jusqu'en Orient où il vécut des aventures rocambolesques et se colleta avec des forbans. Mais sa véritable initiation débuta au cours de la seconde année grâce à la rencontre de John Ruskin. Lors d'une excursion au mont Blanc, il lia connaissance avec ce jeune Anglais séjournant dans la même auberge. Cet humaniste d'une curiosité universelle lui dessilla les yeux en lui apprenant une nouvelle façon de regarder la nature et les créations artistiques. Ses idées battaient en brèche les théories de Joshua Reynolds, le maître à penser des amateurs d'art de la trempe des Raycie, auteur de quinze « Discours sur la peinture » qui avaient fait date. Les fresques naïves enfouies dans de petites églises n'auraient jamais retenu son attention sans son mentor. Leur simplicité bucolique tranchait avec le style en vogue. Lewis en oublia les artistes de l'âge baroque qu'il était venu admirer. Au lieu d'acheter les œuvres recommandées par son père, son choix se porta sur la peinture italienne du Quattrocento, première période de la Renaissance, ignorée des connaisseurs. Enthousiasmé par ses découvertes, il se donna pour mission de révéler ces trésors à d'autres. A son retour du Grand Tour, il fut reçu par son père paralysé par un accès de goutte. Ce dernier s'empressa de reprendre le dessus sur Lewis en lui soumettant ses visées matrimoniales sur Malvina Huzzard, la fille de son ami banquier. Il lui interdit de montrer les tableaux à qui que ce fut avant d'être remis sur pied et de retour en ville. Il avait prévu d'organiser une grande fête pour montrer la collection à la société new yorkaise. En attendant, les tableaux avaient été déballés sans accrochage dans une pièce de leur maison de New York City. A la vue de ces œuvres, Mr Raycie garda le silence, s'étonnant que

ces copies ressemblent si peu aux originaux des anciens maîtres ! Les noms cités par Lewis tels que Piero della Francesca lui étaient totalement inconnus. Mr Raycie eut presque une attaque d'apoplexie des suites de sa déconvenue. Il en mourut deux ans plus tard non sans avoir déshérité son fils, ne lui laissant que sa fameuse collection.

La révolution du goût qu'avait tenté d'introduire Raycie se solda par un échec. Après son mariage avec Treeshy, il ouvrit une galerie dans la maison héritée de son oncle Ebenezer. La curiosité que sa mauvaise presse avait valu à la collection attira le public. Mais l'intérêt retomba vite et Lewis qui s'était improvisé gardien de sa galerie se retrouva seul. Ses sœurs richissimes vinrent le trouver. Il refusa la proposition de Sarah Ann qui lui offrit de doubler la pension que sa mère lui avait laissée en échange de la fermeture de la galerie qui déshonorait la famille. En revanche il saisit la seconde chance que lui accordait Mary Adeline en lui prêtant de quoi garder la galerie ouverte encore une année. Mais l'opprobre du clan eut raison de la galerie qui fit faillite.

La branche cadette des Raycie ne se remit pas de ce désastre. Contraints de s'exiler en province, ils enfermèrent leur collection dans le grenier de la maison Ebenezer et dépérèrent en quelques années, laissant leur collection à leur unique fille Luisa âgée de onze ans qui se laissa mourir. En l'absence d'autres descendants directs, la maison et la collection étaient revenues à une vieille parente, Miss Aletheia Raycie, qui ne monta même pas voir les tableaux.

Cette fin tragique fut rapportée par le banquier John Selwyn qui avait réussi à mettre la main sur un des fleurons de la collection, "L'Adoration des bergers" de Macrino d'Alba, dont l'ancien vernis avait été écaillé par la maladresse de sa dernière détentrice. Il raconta qu'après la mort d'Aletheia, les biens avaient été attribués à une cousine éloignée des Raycie, Netta Crosby, née Kent, qui avait découvert la collection dans le grenier au moment de vendre la maison. Dans son ignorance, elle aurait liquidé avec le mobilier ces chefs d'œuvres de l'art primitif italien, les Mantegna, Giotto et Piero della Francesca sans le refus du commissaire-priseur. Il y en avait une trentaine qu'elle entreprit de dépoussiérer pour en garnir les murs de sa nouvelle maison, n'y voyant que de gentilles copies d'œuvres anciennes. Le hasard voulut qu'un expert se soit présenté à son domicile qui l'empêcha à temps de détériorer l'ensemble de la collection à l'eau chaude !

Les tableaux enfin estimés à leur juste valeur furent achetés à prix d'or à Netta Crosby et exposés dans de prestigieux musées.

Lewis avait échoué dans sa tentative de faire évoluer son père. Après sa mort, il dut faire face à l'antagonisme de la société new yorkaise qui adhérait au conformisme de feu Halston Raycie par souci des convenances, allégeance envers la dictature du goût et crainte de la nouveauté. Ce « Grand Tour » destiné à libérer le jeune homme l'avait au contraire immolé sur l'autel du clan pour avoir osé défier l'autorité paternelle.

FIN